

ESPAGNOL

ANALYSE ET COMMENTAIRE DE TEXTES OU DOCUMENTS EPREUVE A OPTION : ECRIT

Béatrice Perez, Catherine Sablonnière

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

Le nombre de candidats ayant composé en espagnol, cette année, était de soixante-cinq. La moyenne s'établit à 08,2.

Les notes se répartissent comme suit :

- neuf candidats ont obtenu une note entre 00 et 04
- seize candidats ont obtenu une note entre 04,5 et 06
- dix candidats ont obtenu une note entre 06,5 et 08
- dix candidats ont obtenu une note entre 08,5 et 10
- dix-sept candidats ont obtenu une note entre 10,5 et 14
- trois candidats ont obtenu une note supérieure à 14,5

En d'autres termes, trente candidats se situent au-dessus de la moyenne établie à 08,2.

Les membres du jury ont noté avec une extrême bienveillance, mais ils ont été attentifs à bien faire le départ entre les copies maîtrisant une langue avec peu de barbarismes et les autres. Ainsi, dans une seule copie, nous avons recensé : « traduzcó », « transpusó », « se hizó », « traduzcaron », « veió », « pussaron » et « manifiestó » ; et ces barbarismes côtoyaient trois solécismes sur les tournures de renforcement, pourtant si classiques. En outre, la thématique était parfois annoncée fort platement (« ¿de dónde viene la acción feminista y por qué su voz se hizó oida (*sic*) ? »), et l'on a pu lire même une copie où le candidat n'avait cure de proposer ne serait-ce qu'une ébauche de plan ! Loin de nous ici la volonté de railler, voire simplement de décourager les candidats, mais c'est sans doute une dure réalité que de prendre conscience des limites et la fragilité d'une expression qui ne peut parfois permettre d'exprimer des idées avec conviction. Faut-il dresser la liste de tous les barbarismes, celle des solécismes, des récitations noircissant de pleines pages sans lien avec les textes et la thématique proposés ? Parfois, l'introduction posait, avec une certaine habileté, les enjeux du dossier ; mais le reste du commentaire se dévidait dans une paraphrase creuse et maladroite des textes, comme si le candidat s'était épuisé au démarrage.

Toutefois, nous souhaitons souligner combien le jury a été soucieux d'encourager autant qu'il le pouvait les candidats qui avaient fait l'effort de se préparer correctement à un concours de ce niveau. Nous avons donc valorisé les copies qui avaient su maintenir une même qualité tout au long des pages, insistant sur les points maîtrisés, faisant preuve de réflexion personnelle lorsque le texte et le thème ne leur étaient pas familiers. Dans ces cas, les fautes de langue ne venaient guère pénaliser une pensée audacieuse et intime, démontrant une curiosité culturelle de l'Espagne. Certains étaient capables de citer avec beaucoup d'à-propos le film *Raza, Nada* de Carmen Laforet, lorsqu'ils ne connaissaient pas Josefa Amar y Borbón ou Clara Campoamor, comme d'autres. Nous avons voulu valoriser cette langue au service

d'une pensée à l'œuvre. Le jury jamais ne s'est figuré corriger des copies d'hispanistes ; bien au contraire, il a sans cesse eu présent à l'esprit la nature des candidats. Une copie notée 13 contenait trois barbarismes (et non des moindres, deux absences de diphtongues [« goberná », « mostrá »] et une invention risquée de « ganía » pour exprimer le gain), et une grande quantité de solécismes, mais elle était riche de connaissances précises ; le candidat osait formuler des hypothèses, en dépit de certaines maladresses. Une chose est la *langue outil* servant la réflexion (et qui parfois se délite lorsque la pensée s'emballe) ; une autre est la *langue obstacle*, à la syntaxe si heurtée et au vocabulaire si pauvre que la pensée ne peut qu'y être schématiquement exprimée.

Nous encourageons vivement les candidats à *oser* : oser commenter, oser déconstruire le dossier (sans aller nécessairement jusqu'à le critiquer sans fondement), oser douter, émettre des hypothèses, formuler des propositions. C'est d'ailleurs dans cette richesse de la pensée que se donne à lire une langue maîtrisée et familière.

Le dossier à commenter se composait donc de quatre documents portant sur la conception et la place de la femme dans la société espagnole entre la fin du XIX^e siècle et l'époque franquiste. Les documents étaient présentés dans un ordre volontairement non chronologique, afin de ne pas imposer une lecture « progressive » ni déterministe de cette histoire des femmes et de leur image.

Le premier document était un extrait de l'ouvrage *La condición social de la mujer en España*, de Margarita Nelken, paru en 1919. Dans ce texte, M. Nelken dénonce l'erreur des syndicats ouvriers qui, au lieu de poursuivre la lutte contre la défense de leurs droits en s'opposant aux patrons, s'en prennent aux femmes travaillant dans les usines, niant par là même leur condition ouvrière. Après la crise de 1917, en effet, des actions syndicales furent menées pour interdire le travail féminin, notamment à Saragosse. L'analyse du vocabulaire employé, des termes « hombres », « obreros », « empleados », mettait en lumière la difficile reconnaissance de la femme au travail, puisque le terme « obrera » ne s'inclut pas dans ce pluriel symbolisant un collectif socialement reconnu. Margarita Nelken montre que ces ouvriers qui rejettent la femme hors de l'usine confondent les conséquences et les causes. Si le mouvement ouvrier espagnol se développe et gagne en vigueur au début du XX^e siècle, les femmes n'ont guère été associées à cet essor de l'action commune en faveur des droits des travailleurs. Margarita Nelken souligne l'ostracisme qui les frappe et s'insurge contre une attitude qui va à l'encontre de l'idée de démocratie qu'elle s'emploie à défendre. En ce sens, elle se montre très « moderne », parfaitement informée des avancées en matière de droits du travail et de reconnaissance sociale dont les femmes bénéficient dans d'autres pays européens et aux Etats-Unis. Le jury a pu apprécier la vaste culture générale de certains candidats dans ce domaine, certaines copies révélant une bonne connaissance du monde ouvrier et des luttes des femmes pour leurs droits en Espagne à cette période.

Le second document permettait d'envisager un autre aspect de cette histoire de la représentation des femmes et de leur rôle social au travers d'un texte tiré d'un ouvrage célèbre de Concepción Arenal, *La mujer del porvenir*, paru d'abord en 1869, puis réédité en 1884, au

moment où elle publie *Estado actual de la mujer en España*. Ce document a posé davantage de problèmes aux candidats qui n'ont pas su l'appréhender comme le témoignage complexe de cette difficulté ressentie à l'heure d'exprimer une vision claire sur l'identité et la place des femmes dans la société de la Restauration. Au lieu d'y voir les tergiversations d'une femme entre deux temps, entre deux conceptions, ils se sont empressés de juger et de condamner les propos de l'auteur. Concepción Arenal a été l'une des premières femmes à s'imposer comme personnage public, autant par son action au sein d'institutions d'État (prisons pour femmes, établissements d'éducation) que par ses écrits dans lesquels elle voulait rectifier les idées erronées sur la nature des femmes colportées par l'opinion. Avec verve, elle défend la capacité intellectuelle des femmes et leur droit à l'éducation, se montrant, en ce sens, héritière de certains penseurs des Lumières. Le texte était remarquable par la rigueur de son argumentation et la volonté d'échapper à toute accusation mettant en doute sa capacité à construire un discours maîtrisé. L'anaphore « queremos » exprimait avec force la détermination de Concepción Arenal à faire reconnaître des droits légitimes sans paraître révolutionnaire. Ainsi reconnaît-elle un déterminisme biologique dans la définition du rôle social de la femme (« su natural dulzura »). Il ne s'agit donc pas d'opposer les hommes aux femmes, ni de bouleverser les coutumes, mais d'amender les pesanteurs d'une opinion passéiste.

Le troisième document, bien postérieur, était une lettre circulaire adressée par Pilar Primo de Rivera, « Delegada Nacional de la Sección Femenina » aux femmes chargées d'organiser les cérémonies de commémoration du Quatrième Centenaire de la réforme de Sainte Thérèse. Elle était datée du 26 septembre 1962. Nous avons eu la surprise de constater que beaucoup de candidats n'avaient pas bien compris les références bibliographiques, confondant la source (d'où avait été extrait le document) et la période chronologique de la lettre. Pilar Primo de Rivera, fille du dictateur Miguel Primo de Rivera et sœur du fondateur de la Phalange, José Antonio, s'exprime en sa qualité de responsable de l'organisation féminine officiellement mise en place par la dictature franquiste. Nous avons apprécié les copies ayant mis en lumière l'articulation troublante de l'image de la femme soumise – telle que la religion catholique la dessine alors – avec celle, plus volontariste et indépendante, de sainte Thérèse et de Pilar Primo de Rivera elle-même, incarnation d'une liberté d'agir en public et d'œuvrer pour développer, organiser, structurer un mouvement féminin autonome. Certes, ce féminisme exaltait un catholicisme militant, mais il n'en instaurait pas moins un mouvement dynamique, reconnaissant à la femme un destin quasi héroïque.

Enfin, le quatrième document offrait un contrepoint littéraire à ces documents historiques. Il s'agissait d'un extrait du roman d'Almudena Grandes, *El corazón helado*, dans lequel est relatée l'histoire sentimentale du personnage principal, Teresa, depuis sa rencontre avec son futur époux jusqu'à l'affirmation d'une volonté propre. L'histoire se déroulait dans l'Espagne des années 1930, au moment de l'avènement de la Seconde République ayant octroyé le droit de vote aux femmes. Cet extrait de roman permettait de souligner l'importance des représentations, des lectures et de la fiction dans la construction de l'identité féminine. Il ne s'agissait nullement d'aborder ce texte littéraire comme le témoignage historique, authentique, d'une naissance à la conscience politique. Pour autant, ce texte

prenait tout son sens dans le dossier en cela qu'il témoignait de la volonté de montrer, par le biais de Teresa, la singularité du cas espagnol.

Après une présentation des documents, il fallait dégager des axes autour desquels construire l'analyse de l'ensemble du dossier, en faisant dialoguer les textes proposés. Dans une perspective diachronique, le dossier permettait d'apprécier la lente progression des droits des femmes et l'évolution de leur image dans la société entre la fin du XIX^e siècle et l'époque franquiste. Si l'argumentation, tant chez Concepción Arenal que chez Margarita Nelken, repose sur une analyse fine des mentalités et des comportements des contemporains pour mieux les corriger, elle révèle également, dans tous les documents, le poids des structures sociales, politiques et culturelles entravant l'émancipation des femmes. Le dossier suggérait qu'au-delà des clivages politiques et idéologiques, les femmes elles-mêmes s'étaient emparées de la question de leur émancipation et de leur accession aux droits civiques et politiques. Les quatre textes, procédant de quatre femmes fort différentes, par leur origine autant que par l'époque qui les a vu naître, traduisaient tous la détermination des femmes à prendre la plume pour défendre, elles-mêmes, leur point de vue (documents 1 et 2) ; pour donner à voir avec éclat leurs capacités aux yeux de tous (documents 1 à 4). À ce titre, la conquête de l'espace public par les femmes devenait plus évidente, avec les nuances que chaque document, dans son contexte, méritait de recevoir.